

XYZ. La revue de la nouvelle

Chacun sa chimère

Claude-Emmanuelle Yance



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yance, C.-E. (1989). Chacun sa chimère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 56–59.

... ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Charles Baudelaire, *le Spleen de Paris*

Je ne parle pas pour moi-même. Je viens témoigner au nom d'une femme. Celle-ci, le 5 avril dernier, a vu, dans la ville de La Rochelle en France, le corps de sa sœur, sous les apparences d'un mannequin de vitrine. Il était transporté dans la rue par une autre femme. Ce qui l'a frappé d'abord c'est, outre la totale ressemblance, la légèreté du corps. Celui-ci, en effet, était emporté sous le bras, sans aucun effort, presque avec négligence. Aucun des passants n'a semblé surpris ou inquiet. La femme au nom de qui je parle est restée, elle, clouée sur place, muette. Elle était accompagnée d'une autre femme qui n'a cependant rien remarqué. Avant que l'effet de choc ne cesse, la femme portant le corps avait disparu.

La femme dont je parle a continué sa promenade dans les rues piétonnes voisines du port. À certains moments, la vision de sa sœur, emportée sous le bras comme un mannequin, venait violemment s'interposer entre elle et la réalité. L'intensité de cette vision s'est accrue au fil des heures jusqu'à prendre entièrement possession de sa volonté. À midi, sa décision était prise. Elle s'est séparée de la femme qui l'accompagnait pour tenter de retrouver sa sœur.

Sa première démarche a consisté en un tour des vitrines du quartier où elle avait fait cette rencontre. Recherche toute extérieure donc. La plupart des mannequins qu'elle a pu voir n'avaient rien qui puisse donner l'impression de véritables femmes. Même pour quelqu'un de myope, la confusion était impossible. Aucun de ces mannequins n'avait, non plus, une quelconque ressemblance avec la sœur de la femme dont je parle. Une ressemblance qui aurait pu la convaincre qu'elle avait été victime d'une hallucination.

Le soir, au moment où elle devait normalement quitter cette ville avec la femme qui l'accompagnait, l'éblouissement sec d'un verre cassé

l'a contrainte à rester. Je dis verre cassé, c'est en fait un bruit entendu, pas une chose vue. Elle a entendu ce bruit et elle a su qu'elle ne pouvait partir. L'autre femme est donc repartie sans elle.

La petite chambre louée pour la nuit dans un hôtel modeste de la vieille ville donnait sur une rue marchande et piétonne. La femme dont je parle s'est installée à la fenêtre au moment où la nuit est tombée. La plupart des vitrines étaient bien éclairées, la rue aussi. Le temps était doux et des promeneurs flânaient avant d'aller dormir. Si la femme est restée devant sa fenêtre toute la nuit, ce n'est pas parce qu'un événement s'est produit ou qu'une piste s'est offerte à sa recherche. Simplement, elle ne pouvait faire autrement, malgré la fatigue. Elle ne pouvait être ailleurs.

Au matin, elle est sortie et s'est mise de nouveau à tourner dans le quartier, enfilant les rues au hasard et se retrouvant sans cesse aux mêmes endroits: la petite place de la statue équestre, la rue qui longe le quai Duperré, la place de l'Hôtel de ville, la promenade au pied des tours.

Il serait difficile de dire exactement dans quel état elle se trouvait. La fatigue, une sorte d'engourdissement du regard, les heurts de la foule lui donnaient la sensation de naviguer plutôt que de marcher. La solitude aussi.

À cette heure entre chien et loup qui rend difficile l'appréciation des distances et floues les images, une maison s'est imposée à son regard. Son caractère vieillot détonnait dans un environnement de béton. Elle s'est mise en marche vers cette maison. C'est alors qu'elle a entendu un autre bris de verre. Mais ce bruit n'était pas localisé comme le serait la chute d'un verre sur le pavé. Il s'étendait sur tout comme un brouillard, à la fois infiniment bref, un claquement, et infiniment lent. Comme s'il était porté trop longtemps par l'air.

Elle n'a pas été surprise de constater que l'une des vitres des fenêtres latérales de la maison était cassée. Mais il était impossible de savoir si l'incident venait de se produire ou si les choses étaient dans cet état depuis un certain temps. Derrière la fenêtre, on pouvait voir des plantes.

La femme est restée longtemps à regarder cette fenêtre. Puis, la lumière s'est faite dans la pièce et elle a vu ce qu'elle ne pouvait discerner avant, la silhouette d'une femme. Et elle a mis sa sœur dans cette ombre. La forme concordait exactement.

À reculons, elle est venue s'asseoir sur un banc face à la fenêtre, dans le petit jardin au bord de la mer. Toute la nuit a passé. La fenêtre éclairée, la silhouette derrière la vitre cassée, rien n'a bougé. Cette

femme avait plus fort que tout le sentiment qu'il fallait garder ce qu'elle avait trouvé. Rester là.

Elle s'est peut-être assoupie, au petit matin, ce serait compréhensible. Quand elle est revenue à elle, la fenêtre était éclairée de telle sorte par le soleil qu'elle ne pouvait rien distinguer à l'intérieur. Elle s'est donc résolue à faire ce qu'elle n'avait pu faire la veille. Elle s'est approchée de la maison et a frappé à la porte. Mais elle n'a reçu aucune réponse. Alors elle a poussé la porte et s'est retrouvée dans l'une des rues piétonnes voisines du port.

Dans cette rue, la femme au nom de qui je parle a vu le corps de sa sœur, sous les apparences d'un mannequin de vitrine. Il était transporté par une autre femme. Aucun passant n'a semblé surpris ou inquiet. Elle est restée là, clouée sur place. Avant que l'effet de choc ne cesse, la femme portant le corps avait disparu.

Il a fallu du temps à la femme dont je parle pour se rendre compte que tout un côté de cette rue était formé d'arcades bordées de boutiques aux vitrines réfléchissantes comme des glaces. Dans un angle particulier, chacune lui renvoyait à l'infini sa propre image et, en arrière-plan, l'image de sa sœur, mannequin de vitrine. Quand elle s'est retournée pour tenter de saisir enfin sa sœur, l'espace était vide, derrière elle. Plusieurs essais ne donnèrent pas plus de résultats. Seules les glaces avaient, semble-t-il, le pouvoir de lui rendre ce qu'elle cherchait.

Et pourtant, d'une façon presque enfantine, la femme dont je parle n'a pas hésité à lancer de toutes ses forces un pavé dans une vitrine pour s'y introduire. L'éblouissement sec du verre cassé s'est étalé sur la ville et la femme s'est retrouvée dans l'une des rues piétonnes voisines du port.

Dans cette rue, elle a vu le corps de sa sœur, sous les apparences d'un mannequin de vitrine. Il était transporté par une autre femme. Aucun passant n'a semblé surpris ou inquiet. Elle, elle est restée clouée sur place. Avant que l'effet de choc ne cesse, la femme portant le corps avait disparu.

La femme dont je parle a, cette fois, tourné résolument le dos au vieux quartier. Elle est sortie par la porte de la Grosse Horloge et elle est venue s'asseoir au quai Duperré. Les quelques voiliers amarrés là ne troublaient pas la tranquillité du plan d'eau. La ville était calme et l'air du soir rapprochait doucement l'horizon.

En un mouvement dont elle était pratiquement absente, elle s'est penchée sur l'eau. Elle n'a pas été étonnée de reconnaître sa sœur dans

l'image que lui renvoyait la surface immobile. C'était sa sœur, mais une sœur figée dans son masque, comme un mannequin de vitrine. Irrésistiblement, elle a tendu la main pour la toucher, la rejoindre. Un éclair de verre cassé a fendu l'atmosphère et elle s'est retrouvée dans l'une des rues piétonnes voisines du port.

Dans cette rue, elle a vu le corps de sa sœur, sous les apparences d'un mannequin de vitrine. Il était transporté par une autre femme. Aucun passant n'a semblé surpris ou inquiet. Elle, elle est restée clouée sur place. Avant que l'effet de choc ne cesse, la femme portant le corps avait disparu.

Voilà, c'est le témoignage de cette femme. Je l'ai rapporté aussi fidèlement que possible.

Claude-Emmanuelle Yance est de la région de Québec. Elle a obtenu en 1987 le prix Adrienne-Choquette pour son recueil *Mourir comme un chat*, publié à L'instant même. La nouvelle « Chacun sa chimère » est extraite d'un recueil en préparation qui aura pour titre *Vous avez des nouvelles de Baudelaire ?*, à paraître d'ici la fin du monde.



XYZ

collection
« ALIBIS »

Charlotte
BOISJOLI

Treize, rue de Buci

80 p., 5,95 \$